

Les intellectuels orphelins du politique ?

Václav Havel*

IL Y A UN CERTAIN TEMPS, un vieil homme plein de sagesse est venu me voir à Prague ; je l'ai écouté avec admiration. Peu après, j'ai appris son décès : cet homme se nommait Karl Popper. Il avait parcouru le monde, mais c'est de Nouvelle-Zélande, son pays, qu'il étudiait la plus grande guerre jamais menée par l'humanité, celle qu'avait déchaînée la rage tribale du nazisme ; c'est là qu'il réfléchissait sur l'état du monde, c'est là qu'il écrivait ses livres les plus importants. Accoutumé à la coexistence harmonieuse de cultures variées sur les îles néo-zélandaises, il cherchait à comprendre pourquoi l'idée d'une société ouverte avait tant de mal à prévaloir sur un tribalisme sans cesse renaissant. Il mena donc son enquête : quels étaient l'idéologie sous-jacente et le système de pensée de tous les ennemis de cette société ouverte ?

En cette occasion, je souhaiterais partager avec vous quelques considérations sur la philosophie de Karl Popper, en hommage à ce penseur récemment disparu.

La mécanique sociale totalisante

Les attaques les plus profondes de Popper, toujours appuyées sur de solides preuves, étaient notamment dirigées contre un phénomène qu'il appelait la « mécanique sociale totalisante » : il désignait par

* Discours prononcé par Václav Havel à l'université Victoria de Wellington (Nouvelle-Zélande), le 31 mars 1995.

cette expression tout effort d'amélioration radicale de la situation mondiale à partir d'une idéologie préconçue, qui prétendrait comprendre toutes les lois de l'histoire et décrire de façon exhaustive et globale leurs ultimes conséquences. Popper démontrait clairement qu'un tel système de pensée ne pouvait conduire qu'au totalitarisme.

Je suis originaire d'un pays qui a vécu plusieurs décennies sous la tutelle d'un régime communiste, et mon expérience personnelle m'invite à donner raison à Karl Popper. En effet, il y a bien eu à l'origine une théorie pseudo-scientifique de l'histoire : c'est la théorie marxiste, qui a engendré l'utopie communiste et son rêve de paradis terrestre. Mais ce rêve a abouti aux goulags, à la souffrance sans fin de tant de nations, à la violation sans fin des droits de l'homme. Tout ce qui pouvait un tant soit peu s'opposer à la vision communiste du monde, le remettant en cause ou prouvant son invalidité, était impitoyablement broyé. La vie, inutile de le dire, avec sa variété et son hasard insondables, ne pouvait se laisser emprisonner dans l'étau grossier du marxisme ; la seule solution des geôliers était alors d'anéantir tout ce qu'ils ne parvenaient pas à faire entrer de force dans cette prison. Au bout du compte, les communistes furent obligés de déclarer la guerre à tout ce qui constitue l'essence profonde de la vie : je pourrais vous montrer par mille exemples concrets comment les manifestations naturelles de la vie furent étouffées au nom de la vision purement abstraite d'un monde meilleur. En fait, il ne s'agissait pas seulement d'une violation des droits de l'homme : ce rêve imposé conduisait à la dévastation morale, politique et économique de la société tout entière.

Face à cette mécanique totalisante, Popper défendait une approche graduelle : perfectionner les institutions, permettre aux hommes de vivre ensemble, cela devait se faire de façon progressive, en restant constamment en contact avec l'expérience, en enrichissant constamment cette dernière. Toute amélioration, tout amendement devaient découler de ce qui s'était révélé bénéfique, pratique, souhaitable et raisonnable, et non de l'arrogante présomption que nous aurions entièrement compris le monde et que nous serions détenteurs de toutes les connaissances nécessaires à son perfectionnement.

En réaction contre l'expérience tragique du communisme, il est logique que certains de mes compatriotes jugent qu'il vaudrait mieux s'abstenir totalement de chercher à transformer ou à perfectionner le monde, et oublier tout système, toute stratégie, ou toute vision à long terme : tout cela, pensent-ils, appartient à l'arsenal de la mécanique sociale totalisante. Une telle opinion, bien évidemment, est largement erronée ; paradoxalement, elle s'apparente de très près au fatalisme que remarque Popper chez ceux qui s'imaginent détenir les lois de l'histoire et les servir. Selon cette vision fataliste, en

particulier, la société est considérée comme une pure et simple machine qui, une fois correctement mise en marche, produit un mouvement autonome et perpétuel.

Pour ma part, je suis contre la mécanique sociale totalisante. Et pourtant, je refuse, comme on dit, de jeter le bébé avec l'eau du bain : je suis à cent lieues de penser que nous devons renoncer tout à fait à nos efforts pour améliorer un monde dans lequel nous devons cohabiter. Il est nécessaire de persévérer, même si ces efforts ne doivent aboutir qu'à des améliorations partielles, même si nous ne pouvons jamais être sûrs *avant* qu'une transformation est justifiée, même s'il faut nous tenir toujours prêts à rectifier ce qui avec l'expérience s'avère être une erreur.

J'ai récemment fait part de cette opinion à un philosophe de mes amis. Au début, il a paru quelque peu étonné, puis il a tenté de me persuader d'une chose que je n'ai jamais démentie : que le monde, dans son essence même, est une entité globale ; que tout se tient, et que toute action ponctuelle entraîne des répercussions incalculables partout dans le monde, bien que nous n'en ayons pas de vue d'ensemble ; c'est bien, d'ailleurs, ce que montre l'approche postmoderne.

Par cette remarque, mon ami m'a poussé à préciser mon point de vue, et peut-être aussi celui de Popper. Certes, il est indéniable que la société, le monde, l'univers, l'Existence même, sont des phénomènes profondément mystérieux, qu'unifient une infinité de réseaux mystérieux eux aussi. Le savoir, l'accepter humblement est une chose ; mais s'imaginer de façon arrogante que la raison humaine peut se rendre maîtresse du monde, l'analyser dans sa totalité, puis tirer de cette analyse la voie de son amélioration, en est une autre. La prise de conscience de l'interdépendance universelle, et l'illusion d'avoir parfaitement compris ses manifestations, sont deux choses radicalement différentes. En d'autres termes, je suis convaincu, comme Popper, que ni les politiciens, ni les scientifiques, ni les industriels, ni personne ne saurait s'adonner à la vaine croyance qu'il est possible de maîtriser et de transformer le monde dans sa totalité par une seule action. Lorsque l'on cherche à le perfectionner, il faut procéder avec le maximum de prudence et de délicatesse, étape par étape, sans jamais perdre de vue les répercussions que peut avoir chaque transformation. Pourtant, je crois – et sur ce point je m'écarte peut-être dans une certaine mesure du point de vue de Popper – qu'il faut également tenir compte de toutes les interrelations connues, sans oublier qu'il en existe un réseau infiniment plus vaste au-delà des limites de notre connaissance. Mon expérience relativement brève de ce que l'on appelle la « haute politique » m'a convaincu plus d'une fois de la nécessité d'une telle approche. La

Les intellectuels orphelins du politique ?

plupart des menaces qui pèsent aujourd'hui sur le monde, la plupart des problèmes qu'il a à affronter, seraient enrayés de façon beaucoup plus efficace si nous étions capables de voir plus loin que le bout de notre nez, et si nous savions tenir compte, du moins jusqu'à un certain point, des interconnections plus vastes qui dépassent les limites de nos intérêts immédiats ou communautaires. Bien évidemment cette prise de conscience ne devrait jamais devenir la conviction utopiste et arrogante que nous sommes les seuls à posséder l'entière vérité sur ces interconnections. Au contraire, elle devrait nous engager à respecter humblement et profondément leur ordre mystérieux.

Le rôle des intellectuels

Mon pays est actuellement animé par un débat sur le rôle des intellectuels : sont-ils utiles ou dangereux, dans quelle mesure doivent-ils être indépendants ou engagés politiquement ? Ce débat est parfois confus, notamment à cause de la polysémie du terme d'intellectuel : nous revenons ici au cœur du problème.

Essayons un instant de définir ce qu'est un intellectuel. Pour moi, l'intellectuel est une personne qui consacre sa vie à réfléchir sur la situation mondiale dans toutes ses implications. Bien sûr, les intellectuels ne sont pas les seuls à le faire : mais ils le font, si vous me passez l'expression, de façon professionnelle. Je veux dire par là que leur occupation principale est d'étudier, de lire, d'enseigner, d'écrire, de publier, de parler en public. Souvent, mais pas toujours, cette activité les rend plus sensibles aux problèmes plus généraux. Souvent, mais pas toujours, elle leur permet de se sentir plus responsables du monde et de son avenir.

Si nous adoptons une telle définition de l'intellectuel, il ne semble pas surprenant que nombre d'intellectuels aient causé plus de mal que de bien au monde. Parce qu'ils s'intéressent au monde dans sa globalité et parce qu'ils s'en sentent toujours plus responsables, les intellectuels cèdent souvent à la tentation d'essayer de le maîtriser dans sa globalité, de l'expliquer dans son intégralité et d'offrir à ses problèmes des solutions universelles ; l'impatience et les préjugés expliquent qu'ils apprécient les idéologies holistiques, et qu'ils succombent à la séduction de la mécanique sociale totalisante. A cet égard, les précurseurs du nazisme, les fondateurs du marxisme et les premiers communistes n'étaient-ils pas des intellectuels par excellence ? Plusieurs dictateurs, et même certains terroristes, depuis les anciennes Brigades Rouges jusqu'à Pol Pot, n'ont-ils pas

commencé par être des intellectuels ? Sans parler de ceux qui, sans avoir favorisé aucune dictature, ont été incapables de résister à ces dernières parce que, plus que d'autres, ils se laissaient bercer par l'illusion qu'il existerait une clé universelle pour éliminer les malheurs de l'humanité. C'est bien ce que décrit l'expression « trahison des clercs ». Toutes les campagnes menées dans mon pays contre les intellectuels ont toujours montré du doigt ce type de penseur. Elles partent du principe que l'intellectuel est une espèce dangereuse pour l'humanité.

Les partisans de cette thèse commettent une erreur très semblable à celle de ceux qui, rejetant absolument la planification socialiste, en viennent à rejeter la pensée conceptuelle.

Il serait absurde de croire que tous les intellectuels ont succombé à l'utopisme ou à la mécanique totalisante. Bien au contraire, un grand nombre d'intellectuels d'hier et d'aujourd'hui ont fait exactement ce qui à mon sens était nécessaire : ils ont pris conscience d'un contexte plus large, ont vu les choses en termes plus généraux, ont reconnu la nature mystérieuse de la globalité, et s'en sont humblement remis à elle. Le sentiment accru de leur responsabilité à l'égard de ce monde n'a pas conduit ces intellectuels à s'identifier à une idéologie, mais à l'humanité, à sa dignité et à ses espérances. De tels intellectuels construisent une solidarité d'individu à individu ; ils entretiennent la tolérance, luttent contre le mal et la violence, promeuvent les droits de l'homme, qui doivent rester indivisibles : ils incarnent en un mot ce que l'on a appelé la « conscience de la société ». Ces hommes ne demeurent indifférents ni à la destruction de peuples inconnus à l'autre bout du monde, ni à la famine des enfants, ni au réchauffement de la planète, ni aux conditions d'existence des générations futures. Ils se soucient du sort des forêts vierges les plus reculées, s'inquiètent de savoir si l'humanité va finir ou non par détruire ses ressources non renouvelables, et si la dictature universelle de la publicité, du consumérisme et de la violence télévisée ne va pas entraîner la race humaine vers un état d'abrutissement total.

Quel est d'autre part le rôle des intellectuels en politique ? Cette question a donné lieu à de nombreuses incompréhensions.

Mon opinion est simple : lorsque nous rencontrons des intellectuels utopistes, il faut résister au chant de ces sirènes, et lorsque ceux-ci viennent à se mêler de politique, il faut les croire encore moins. Quant aux intellectuels de la seconde catégorie, attentifs aux réseaux qui unifient notre monde, capables d'appréhender celui-ci de façon à la fois humble et responsable, et qui se battent pour le bien, ceux-là méritent d'être écoutés avec la plus grande attention, qu'ils tendent un miroir fort nécessaire aux politiques et au pouvoir

Les intellectuels orphelins du politique ?

sans renoncer à leur indépendance critique, ou qu'ils soient directement engagés dans la vie politique.

Ces deux rôles sont très différents l'un de l'autre. Mon ami Timothy Garton Ash, avec qui je débats depuis des années sur ce sujet, a certainement raison sur ce point. Mais bien que je sois évidemment d'accord là-dessus, il ne s'ensuit pas que nous devons exclure de tels intellectuels du domaine politique sous le prétexte que leur seule place serait dans l'université ou dans les médias. Au contraire : je suis profondément convaincu que plus ces hommes s'engagent directement dans la politique, meilleur sera notre monde. Par sa nature même, la politique force ceux qui s'y consacrent à se focaliser sur des problèmes à court terme, conditionnant les prochaines élections, et non ce qui doit arriver dans cent ans ; elle les oblige à rechercher des intérêts communautaires plutôt que planétaires, à dire ce qui plaît à tous et non ce qui déplaît, à manier la vérité même avec prudence. Mais ce n'est pas une raison pour refuser aux intellectuels une place en politique. Au contraire, il s'agit d'un défi : comment en attirer le plus possible ? Après tout, qui est mieux à même de décider du sort de ce village planétaire, si ce n'est ceux qui sont le plus profondément conscients des interconnexions qui le gouvernent, qui leur prêtent la plus grande considération, et adoptent l'attitude la plus responsable à l'égard du monde pris dans sa globalité ?

Václav Havel

Traduit de l'anglais par Marie-Pierre Chabanne